

Philippe Madec

Quelques réponses à *hopala* !

Ce texte à propos de la spécificité culturelle a été publié dans la revue HOPALA n°26 de juillet/octobre 2007 sous le titre « Entretien avec Philippe Madec »

Construire à Saint-Pol-de-Léon, est-ce la même chose que construire à Romorantin ou à Asnières ?

Fondamentalement, oui. C'est la même chose de *construire* à Romorantin (je travaille à Rocamadour) ou à Asnières (je travaille à Aubervilliers). La technique et ses règlements tendent à l'universel, bien plus que la culture et ses arcanes. Car, même s'il existe des cultures techniques, elles ne sont pas si diverses d'une région à une autre de France. L'architecture n'est plus l'art de bâtir cher à l'architecte romain Vitruve du premier siècle avant notre ère. Au moins depuis le dix-huitième siècle quand Etienne Louis Boullée a expliqué que prendre l'architecture pour l'art de bâtir c'était prendre l'effet pour la cause : « il faut concevoir pour effectuer. » disait-il. Et il ajoutait : « nos premiers pères n'ont bâti leurs cabanes qu'après en avoir conçu l'image. » Et de fait, de ce point de vue, ce n'est pas du tout la même chose de *concevoir* pour et avec les Sainpolitains, les Amadouriens et les Albertivillariens. Là, tout change : les gens, les climats et les petites histoires, les structures sociales, la relation à l'espace public, les pratiques politiques et les cultures, ces « figures historiques cohérentes », suivant le mot du philosophe Paul Ricœur. Là tout diffère. Le projet à concevoir, puis à construire, dans une petite cité historique de caractère et de tourisme avec un paysage agricole exemplaire pour une société de six cents habitants comme Rocamadour ne peut être le même que dans une ville historique et léonarde de choux fleurs d'artichauts et de littoral comme Saint-Pol-de-Léon et ses mille sept cents âmes, ou dans la commune du « neuf trois », en banlieue avec ses cités, ses quartiers comme on dit aujourd'hui, pour les soixante-trois mille citoyens d'Aubervilliers. Le territoire français est riche de grandes différences. Alors, face à l'idéologie dominante aujourd'hui en matière d'urbanisme, promotrice d'un seul modèle urbain, celui de la ville centre, il est grand temps de valoriser les autres modèles, le rural, le rurbain, le suburbain.

En même temps qu'une question commune à des divers lieux persiste : comment articuler aujourd'hui valeur d'usage et valeur symbolique ?

La valeur symbolique des lieux ne se décrète pas ; elle advient parfois. Il ne suffit pas de dire : « je fais une place, symbole de la communauté » pour qu'elle ait lieu. Il convient tout d'abord d'installer une étendue suffisamment ouverte pour que tous les usages puissent s'y déployer. Penser ce lieu à partir de l'ordinaire et de l'événement, à partir de la quotidienneté (et ses apothéoses) dont le philosophe italien Gianni Vattimo rappelle qu'elle est « toujours historiquement qualifiée et culturellement dense ». Alors, comme un bonheur adventice, peut survenir une envie d'action commune prenant valeur de symbole.

Dans l'ouvrage que j'ai dirigé il y a une douzaine d'années (Architecture et identité régionale - Le paradoxe breton, ICB, 1995), j'évoquais le colloque de Nieborov, et le souhait de ses participants de voir ajouter à la déclaration universelle des Droits de l'Homme ce paragraphe " Toute personne a le droit de vivre et de travailler dans un cadre spatial dont les qualités soient telles qu'elles contribuent à son épanouissement et tiennent compte de la spécificité culturelle de la communauté à laquelle elle appartient". Pensez-vous que ce texte, écrit en 1964 conserve quelque actualité ? ou est-il devenu caduc ? S'il appelle des précisions, ou des compléments, lesquels ?

Son ambition sonne juste. Mais nous voyons bien depuis à quel point les enjeux actuels des mouvements planétaires de population posent autrement la question de l'appartenance à une culture et à un lieu. Alors qu'en sera-t-il avec le déplacement massif des réfugiés climatiques ? La France a revendiqué à Johannesburg la culture comme quatrième pilier du développement durable, au nom de la protection des diversités culturelles : « *La diversité biologique et la diversité culturelle, toutes deux patrimoine commun de l'humanité, toutes deux sont menacées.* » Dans mon domaine de la ville et de l'architecture, la revendication de la culture comme quatrième pilier du développement durable, renvoie surtout à la notion de projet, et pas seulement à la protection des diversités culturelles, dans cet étrange rapprochement sans broncher de la biodiversité et de la diversité culturelle. C'est l'indien Rajendra Pachauri, président du *Groupe d'experts intergouvernemental de l'évolution du climat* qui, en dénonçant le poids des spécialistes de la science atmosphérique, et en mettant en évidence l'écart existant entre la pensée technique abstraite - due à l'universalité des données techniques - et les conditions quotidiennes de la vie humaine toujours localisée, évoque le mieux notre nouvelle condition. De fait — et même si nous assistons à une conscience mondialisée de la situation planétaire — les modalités d'actions sont extrêmement dépendantes des cultures, et contextualisées dans une « stratégie du disponible » étendue aux matières premières et aux gens. Dans le projet d'établissement humain, nous sommes confrontés en permanence à cette condition : le passage au réel des idéaux les plus élevés, comme ceux de notre humanité éprise de solidarité face au péril, dépend des cultures, qui ne forment plus le cadre de réalisation des idéaux, mais le moyen dialectique de leur passage au réel. Les cultures sont les vecteurs de sauvegarde de la planète. Nous vivons dans un monde dont la finitude et la fragilité sont enfin vues ; pour nous, il n'y a plus de dehors sur terre. Nous sommes dans un espace dont la continuité est définitive, toute d'interdépendance, malgré les expressions hétérogènes des communautés. Nous sommes dans la même immense intériorité, une nouvelle étendue assimilable à une atmosphère, celle d'une multitude de la même sphère. Nous ne sommes pas en expansion, même si notre nombre augmente, même si l'inflation de l'économie existe. Nous sommes **en insertion**, à l'intérieur d'un monde connu, au cœur d'une histoire dont le dessein se donne. Chaque venue au monde n'élargit pas le monde, mais lui confère plus de densité, et — on le sait — plus de gravité et de fragilité.